
HISTOIRE
DE LA DÉCOUVERTE DU DÉTROIT
ENTRE
LA NOUVELLE-HOLLANDE ET LA TERRE VAN-DIEMEN,
PAR BASS EN 1798,
ET DE SA RECONNAISSANCE
PAR FLINDERS ET BASS
EN 1798 ET 1799.

ABEL Tasman découvrit en 1642 la Terre Van-Diemen, au sud de la Nouvelle-Hollande. Ce ne fut qu'en 1770 qu'un autre navigateur Européen s'approcha de cette côte; le 19 avril Cook aperçut la terre par 38° sud, et 148° 55' est; mais il ne put déterminer si elle joignait celle que Tasman avait vue. Le 3 mars 1772 Marion reconnut la Terre Van-Diemen, à peu près au même point où le navigateur hollandais l'avait abordée. Un an après le capitaine Fumeaux, qui commandait, sous les ordres de Cook, un vaisseau dans son second voyage autour du monde, attérit à une baie de ce pays, dont Tasman avait eu connaissance; il découvrit la baie de l'*Aventure*, et ensuite remonta au nord en longeant la côte, pour s'as-

surer si la Terre Van-Diemen était jointe à la Nouvelle-Hollande. Il lui sembla que la côte n'offrait aucune ouverture, et il conclut de ses observations qu'il n'existe pas de détroit entre la Nouvelle-Hollande et la Terre Van-Diemen, et qu'il ne s'y trouve qu'une baie très-profonde. Cook revint dans ces parages en 1777, et suivit à peu près la route de Furneaux, mais à une plus grande distance de la côte (1).

Bligh dans ses deux voyages, Jean Henry Cox en 1789, d'Entrecasteaux en 1792 et 1793, visitèrent la partie méridionale de la Terre Van-Diemen; ce dernier regretta beaucoup que les circonstances ne lui eussent pas permis de reconnaître si elle tenait à la Nouvelle-Hollande; car il avait des doutes sur ce point. Vancouver, qui avait exploré la côte sud-ouest de ce dernier pays, supposa aussi qu'il pourrait être séparé du premier. En 1794, John Hayes, Anglais, examina la baie des Tempêtes et le canal de d'Entrecasteaux; il remonta la rivière du Nord bien plus haut que les canots des vaisseaux français, et lui donna le nom de *Derwent*, dénomination qui convient mieux que celle de rivière du Nord, appliquée à

(1) Voyez pour ces divers Voyages les tomes XVII, XVIII, XIX, XXI et XXII de l'*Abrégé de l'histoire générale des Voyages*, édition de 1820.

un fleuve situé à l'extrémité méridionale de la Terre Van-Diemen.

L'établissement d'une colonie anglaise sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande devait être favorable aux progrès de la géographie dans cette partie du globe. Dès les premiers momens, Port-Jackson et les baies voisines furent explorés par Hunter. Au commencement de 1795 cet officier fut nommé gouverneur de la colonie. « Il me prit avec lui, dit Flinders, auteur de la relation ; j'étais alors midshipman. Revenu depuis peu de temps d'un voyage dans le grand océan, ma passion pour les découvertes me fit embrasser avec joie l'occasion de faire partie d'une station qui me présentait le champ le plus vaste pour mes projets favoris.

« En arrivant à Port-Jackson au mois de septembre de la même année, il me parut que l'investigation de la côte n'avait pas été poussée beaucoup au-delà du point où le capitaine Hunter l'avait laissée. J'eus le bonheur de trouver dans M. Bass, chirurgien du vaisseau du roi sur lequel j'étais embarqué, un homme dont l'ardeur pour les découvertes ne redoutait ni les obstacles ni les dangers ; je formai avec cet ami le projet de compléter la reconnaissance de la côte orientale de la Nouvelle-Galles du sud, par tous les moyens que notre service à bord et nos facultés nous permettraient.

« Des desseins de cette nature, lorsqu'ils prennent naissance dans de jeunes têtes, sont ordinairement traités de romanesques, et bien loin d'en augurer quelque chose de bon, la prudence et l'amitié se joignent pour les décourager et même pour s'y opposer. Ce fut ce qui nous arriva : de sorte que pour notre première expédition nous ne pûmes nous procurer qu'un petit canot long de huit pieds, qui fut nommé le *Tom Thumb* (le petit Poucet), et dont l'équipage se composait de nous deux et d'un mousse.

« Notre première campagne fut dans la baie de la Botanique ; nous rencontrâmes vingt milles plus haut que Hunter, le *George's River*, un des deux fleuves qui s'y jettent. Les rapports que nous fîmes à ce gouverneur sur le pays qui borde ce fleuve sinueux, le décidèrent à s'y transporter lui-même, et il y établit, sous le nom de *Bank's-Town*, une branche de la colonie.

« Un voyage à l'île Norfolk interrompit nos recherches ; nous les reprîmes l'année suivante dans notre canot. Nous partîmes donc le 25 mars 1796, et cette course eut ses aventures. Le courant nous entraîna ; le lendemain le vent ayant commencé à souffler du nord, nous voulûmes aller chercher un abri derrière des îlots qui étaient à sept milles plus loin. Cependant nous manquions d'eau ; ayant aperçu un endroit, où suivant les appa-

rences nous pourrions remplir notre barrique en gagnant la terre à la nage, Bass se chargea de l'opération. Tandis que nous sortions la barrique, une lame plus forte que les autres poussa le canot sur la plage, et nous mouilla complètement, ainsi que nos armes, nos munitions, nos vêtements et nos provisions; une partie fut gâtée. Le canot vidé fut lancé de nouveau à la mer; nous ne pûmes pas débarquer, et nous allâmes à d'autres îles également inaccessibles. Il faisait déjà obscur: il fallut donc passer la nuit dans notre canot; une pierre nous servit d'ancre.

« Le vent nous empêcha encore le 27 de retourner à Port-Jackson; apprenant de deux Indiens que l'on pouvait se procurer de l'eau un peu plus loin, nous acceptâmes l'offre qu'ils nous firent de nous piloter jusqu'à une rivière plus au sud, où nous trouverions aussi du poisson et des canards sauvages. Ces hommes étaient natifs de la baie de la Botanique: voilà pourquoi nous comprenions un peu leur langage, tandis que celui d'autres sauvages était absolument inintelligible pour nous. La rivière de nos Indiens n'était qu'un ruisseau qui sortait d'une lagune, et se frayait un passage à travers la plage, de sorte que le *Tom Thumb* même eut de la peine à y entrer. Alors nos deux conducteurs le quittèrent pour marcher sur le rivage avec une dizaine d'autres naturels.

« Après avoir remonté la rivière pendant un mille, trouvant qu'elle devenait moins profonde, nous commençâmes à avoir des doutes sur la possibilité de nous échapper du milieu de ces sauvages, s'ils avaient des inclinations hostiles; ils passaient à Port-Jackson pour être extrêmement féroces et même cannibales. Nos fusils n'étaient pas encore débarrassés de la rouille et du sable; une nécessité pressante nous contraignait à nous procurer de l'eau avant de retourner à Port-Jackson. Dans cet embarras, nous convînmes d'un plan d'action, et nous allâmes à terre droit aux naturels. Bass en employa quelques-uns à réparer un aviron qui avait été rompu dans notre accident, et j'étalai la poudre au soleil pour la faire sécher. Les sauvages ne gênèrent pas mon opération, ne sachant pas ce que c'était; mais lorsque nous voulûmes nettoyer les fusils, leurs alarmes devinrent si vives, qu'il fallut cesser.

« Quand nous eûmes empli la barrique, le nombre des naturels s'accrut jusqu'à une vingtaine. Il devenait nécessaire d'aller au plus vite hors de leur portée. Ce ne fut pas possible à cause d'un service qu'ils nous demandèrent. Nous avions la veille coupé la barbe et les cheveux des deux naturels que nous connaissions. S'étant montrés aux autres, ils leur persuadèrent de suivre leur exemple. Ainsi pendant que la poudre séchait, je com-

mençai avec de grands ciseaux à m'acquitter de mon nouvel emploi sur les mentons d'une douzaine de ces Indiens : comme ils ne tenaient pas à une grande netteté dans cette besogne, elle ne m'occupa pas long-temps. Quelques-uns, plus timides que les autres, furent effrayés à la vue du formidable instrument qui s'approchait de leur nez, et eurent beaucoup de peine à céder aux sollicitations de leurs amis rasés, pour me laisser finir. Mais quand ils levèrent une seconde fois le menton, leur crainte de l'instrument, leurs regards fixes et hagards, le sourire qu'ils s'efforçaient de prendre, formaient la physionomie la plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. Il n'était pas moins bizarre qu'un Européen, parti pour faire des découvertes géographiques, fût employé à faire la barbe à des sauvages.

« Tout était préparé pour la retraite : les naturels devinrent bruyans ; ils voulaient que le canot remontât jusqu'à la lagune ; ce ne fut qu'à force de stratagèmes, que nous pûmes aller jusqu'à l'embouchure de la rivière, où la profondeur de l'eau nous mit hors de leur portée.

« La partie du pays où nous étions, est nommée *Alaourie* par les naturels ; elle est basse et sablonneuse près des bords du ruisseau. En le remontant à quatre milles, on trouva la lagune derrière

laquelle s'élève une chaîne circulaire de montagnes, dont la plus haute est *Hat-hill* ; la lagune paraît avoir plusieurs milles de circonférence. Les naturels ne diffèrent de ceux de *Port-Jackson* que par le langage ; leurs chiens semblent plus nombreux et plus familiers.

« Nous parvîmes le 28 à remonter jusqu'aux tagnes, dans un endroit où elles sont baignées par le ruisseau. Le rivage était couvert de cailloux roulés de couleur noire : nous les primes pour du schiste. *Bass* ayant plus tard examiné ces montagnes, trouva qu'elles étaient traversées par une couche de houille. »

Les deux voyageurs purent ensuite, en courant beaucoup de dangers, examiner la côte ; et le 1^{er} avril ils revinrent à *Port-Jackson*, où ils présentèrent au gouverneur le résultat de leur reconnaissance. Ils étaient allés jusqu'à 34° 35' sud.

Leur service les éloigna de la colonie pendant long-temps. En y arrivant, ils apprirent qu'un vaisseau venant de l'Inde avait fait naufrage en 1797 sur les îles *Furieux*, qui sont situées à plus de cent quatre-vingts lieues au sud de *Port-Jackson*. Le subrécargue s'était embarqué dans le grand canot avec le premier lieutenant, et d'autres personnes, pour venir chercher du secours dans cette colonie. Un coup de vent les jeta sur la côte, près du cap *Howe* ; leur embarcation fut brisée. Elo-

gnés de trois cents milles du lieu de leur destination, ils ne leur restait plus d'autre moyen de salut que d'y aller à pied le long du rivage. Ils étaient médiocrement fournis de munitions, et encore moins de vivres. Ils rencontrèrent diverses tribus de naturels; quelques-unes se conduisirent amicalement. Les hostilités des autres et l'excès de la fatigue diminuèrent chaque jour le nombre de ces infortunés. Enfin ils ne restaient plus que trois, qui éprouvaient un tel épuisement, qu'ils eurent à peine assez de force pour faire des signaux à un bateau anglais qui pêchait. Il les prit à bord, et les conduisit à Port-Jackson. Ce fut ce subrécargue qui fit connaître le premier les collines de houille près de Hat-Hill, découverte précieuse pour la colonie. Il donna aussi des notions exactes sur toutes les rivières et les bras de mer qui avaient interrompu sa marche.

Une goëlette expédiée à l'île Furneaux en ramena le reste de l'équipage et de la cargaison du navire naufragé. Flinders et Bass auraient bien voulu mettre cette occasion à profit pour explorer la côte. Le service du premier le retint à bord; le second ne s'embarqua pas, mais profita de son loisir pour faire des excursions, notamment dans l'intérieur du pays, derrière la baie de Port-Jackson. Il voulait franchir les montagnes dans cette partie, et connaître le pays situé au-delà.

Le succès ne répondit pas à ses efforts: il ne put passer les montagnes. Cependant il explora le cours d'un fleuve.

Au mois de septembre 1797 un canot armé, qui était expédié à la poursuite des déportés fugitifs, découvrit, par 33° sud, un port qui pouvait recevoir de petits vaisseaux, et qui était entouré de hauteurs riches en houille. Il fut nommé *Port Hunter*.

Aiguillonné par ces nouvelles, Bass sollicita la permission d'entreprendre une nouvelle campagne au sud. Le gouverneur lui donna une belle chaloupe, qui fut approvisionnée pour six semaines et montée par six matelots. Bass partit le 5 décembre 1797. Après avoir reconnu au sud d'Alaourie des pointes de terre basaltique, dont les environs étaient couverts de pierres qui avaient subi l'action du feu, il trouva une caverne qui avait plus de trente pieds de diamètre, et dans laquelle la mer pénétrait par un passage souterrain; et le second jour de la navigation il doubla une autre pointe à trois lieues au sud d'Alaourie. Elle a, d'après lui, été nommée pointe de *Bass*; elle est située par 34° 52', et mérite de fixer l'attention, parce que Bass jugea que c'est le point où se termine, sur le bord de la mer, la chaîne des montagnes Bleues, qui oppose à la colonie de Port-Jackson des bornes à son extension dans l'ouest.

Il estima que la base de cette extrémité méridionale de la chaîne se prolongeait à vingt-cinq ou trente-cinq milles au sud-ouest de la pointe de Bass, et qu'ensuite elle se détournait au nord-ouest. A l'ouest et au sud de cette ligne, le pays est plat; et Bass pensa que si l'on voulait pénétrer dans l'intérieur, on ne rencontrerait pas les obstacles que l'on avait trouvé insurmontables derrière Port-Jackson. Ils ont depuis été franchis.

Bass continua de suivre la côte de près, s'arrêtant dans les baies et les anses, examinant les embouchures des rivières et des ruisseaux. Le sol fut d'abord très-fertile, et Bass observa un terrain volcanique. En avançant au sud, il trouva que le sol devenait plus sablonneux et stérile, et que le terrain était rocailleux. Les parties les plus hautes étaient couvertes de bruyères et de broussailles. Des marais salans occupaient une grande partie de l'espace situé entre la mer et les hauteurs, dont les pentes seules offraient des emplacements couverts d'herbes propres à nourrir le bétail. Dans une marche de quatorze milles à travers ce canton désolé, Bass ne put trouver une goutte d'eau, et n'aperçut pas un seul naturel. Toutefois il vit des huttes et des sentiers qui allaient des monticules sablonneux à des trous creusés dans les parties les plus basses du terrain; ceux-ci étaient entièrement à sec, et tout le pays

en général semblait souffrir beaucoup de l'aridité. Au-delà de ces dunes, il ne présentait pas une apparence plus favorable. Les vallées sont remplies de longues herbes, de fougères, de broussailles, et de plantes grimpantes qui les rendent à peu près impraticables; et le sol n'y est bon à rien.

Dans tous les endroits où il avait débarqué, Bass avait remarqué que plus il allait au sud, plus l'eau devenait rare et mauvaise. Il craignait donc de ne pouvoir s'en approvisionner, et d'être ainsi obligé d'abandonner son entreprise au moment où parvenu au point qui n'avait pas encore été exploré, elle serait la plus intéressante: heureusement ses craintes furent dissipées. Il trouva de l'eau en abondance près de la pointe Hicks, la plus méridionale que Cook eut vue. La côte continua au-delà à être droite, basse et sablonneuse. On ne distinguait aucun cap; on apercevait beaucoup de fumée derrière le rivage: elle venait probablement des bords des lagunes.

Etant par 38° 51' sud, Bass découvrit des hauteurs dans le sud-ouest et l'ouest, à la distance de deux à trois lieues de la côte, et se dirigea d'abord au sud-ouest, puis à l'ouest. Ce fut le 1^{er} janvier 1798 que Bass reconnut que l'espace qui restait à déterminer entre la pointe Hicks et les îles Furneaux était ouvert, et occupé seulement par des îles. Elles étaient habitées par des oiseaux de

mer et des phoques. Le ressac l'empêcha d'y aborder. Le 2 il était au-delà de 40° sud. Il ne voyait pas de terres, quoique le temps fût très-clair, et permit d'apercevoir celles de hauteur modérée qui se seraient trouvées à cinq milles de distance. Alors il gouverna au nord-est vers les îles Furneaux. A neuf heures du soir la violence du vent du sud-est, et la grosseur, ainsi que l'irrégularité des lames, fit courir le plus grand danger à notre intrépide Argonaute et à ses compagnons. Heureusement sa prudence et les bonnes qualités de sa petite embarcation firent surmonter les périls de cette nuit désastreuse. Le 3 à six heures du matin, l'on eut connaissance de la terre, et l'après-midi, tandis que l'on cherchait un lieu où l'on pût se mettre à l'abri, on découvrit sur une petite île, peu éloignée du continent, de la fumée et plusieurs hommes. En s'approchant on reconnut, non pas des naturels, mais des Européens. C'étaient des déportés et d'autres qui avaient pris la fuite de Port-Jackson dans un canot, pour aller piller un bâtiment naufragé. N'ayant pu le trouver, leurs camarades avaient eu la perfidie de les laisser sur cette île pendant qu'ils dormaient. Ces malheureux étaient au nombre de sept. Pendant les cinq semaines qu'ils avaient passées sur ce lieu désert, ils avaient vécu de coupeurs d'eau, et quelquefois de phoques. Bass leur

promit de les prendre à son retour; puis fit route pour la côte à l'ouest de la terre haute qu'il avait vue. Il y jeta l'ancre; mais il ne put débarquer.

Le 4 il continua d'avancer dans l'ouest, en suivant les sinuosités de la côte. Elle est formée d'anses longues et étroites, dans lesquelles le terrain est bas et sablonneux. Les pointes rocailleuses qui se trouvent dans l'intervalle sont escarpées; elles composent l'extrémité de montagnes qui s'étendent à perte de vue dans l'intérieur. Enfin Bass découvrit un vaste port, que d'après sa position relative à celle des autres points déjà connus de cette côte, il nomma *Western-Port* (port occidental). Il est situé par 38° 25' sud.

La reconnaissance de cette découverte importante, les réparations du canot et la continuité de vents violens retinrent Bass treize jours dans ce port. Le terrain d'alentour ressemble à celui qu'il avait déjà vu précédemment; les coteaux offrent de beaux points de vue. Partout où il débarqua, le sol consistait en terre végétale légère et brune, qui devient tourbeuse dans les parties basses. L'herbe et les fougères y sont d'une végétation vigoureuse; cependant le pays est peu boisé. Des emplacements couverts de broussailles sont fréquens, surtout sur la rive orientale, où ils ont quelques milles d'étendue. Une île stérile, et où

il ne croît que des arbustes et des arbres rabougris, protégé l'entrée du port.

Tous ces avantages furent contre-balancés par un inconvénient dont Bass avait déjà souffert dans son voyage, la rareté de bonne eau. Il ne s'en procura qu'avec beaucoup de difficulté: il attribua cette disette à la sécheresse de la saison. Dans un seul ruisseau, au fond du port, l'eau n'était pas saumâtre. Il ne vit que quatre naturels; leur timidité les empêcha d'avoir aucun rapport avec eux. Mais le rivage autour du port offrait des vestiges qui prouvaient qu'ils fréquentaient ces lieux. Les kangorou ne parurent pas nombreux; en revanche les cygnes noirs se montraient par volées de plus de cent, et de petits canards excellens par milliers. Tout le gibier ailé était fort abondant.

Bass était absent depuis sept semaines de Port-Jackson; le mauvais état de ses provisions le contraignit à y retourner. Il partit donc de Western-Port le 18 janvier. Des vents contraires et violens retardèrent sa route: heureusement il prit beaucoup de coupeurs-d'eau qu'il sala.

Enfin il parvint à retirer les sept déportés fugitifs de dessus leur rocher; mais la petitesse de son embarcation ne lui permit d'en admettre que deux. Il déposa les cinq autres sur le continent, et leur laissa un fusil, la moitié de ses munitions, des

hameçons et des lignes, et leur indiqua la direction à suivre pour arriver à Port-Jackson.

Les vents contraires le retinrent du 26 janvier au 1^{er} février dans une anse près d'un promontoire, dont il examina les environs. Quoique la hauteur de ce cap, situé par 39° et qui fut nommé *promontoire Wilson*, ne soit pas extraordinaire, elle forme un contraste frappant avec le terrain bas et sablonneux qui est derrière. C'est une masse de granit longue de vingt milles, et large de six à quatorze. Le sol au-dessus est peu profond et stérile. On n'y voit que des broussailles et de petits eucalyptus, dont l'apparence verdoyante trompe à une certaine distance l'œil de l'observateur. La dureté et la solidité du granit rend ce cap très-propre à former la limite d'un détroit considérable et l'extrémité d'un continent.

En regardant du haut de ce promontoire au nord, on aperçoit une seule crête de montagnes qui viennent de l'intérieur du pays, en s'avancant au sud vers le cap, et s'abaissent graduellement jusqu'à leur extrémité, en laissant un espace de terrain bas, sablonneux et large de douze à seize milles, entre ce point et le promontoire. Ce terrain bas est à peu près coupé par une vaste lagune à l'ouest, et une anse étendue et peu profonde à l'est; il est probable que cette masse de granit isolée fut entièrement entourée par la mer à